

Fabio Bruschi

AA.VV., L'archi-politique de Gérard Granel

Mauvezin, Éditions Trans-Europ-Repress, 2013

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Fabio Bruschi, « AA.VV., L'archi-politique de Gérard Granel », *Cahiers du GRM* [En ligne], 6 | 2014, mis en ligne le 20 décembre 2014, consulté le 31 janvier 2015. URL : <http://grm.revues.org/563>

Éditeur : Marco Rampazzo Bazzan

<http://grm.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://grm.revues.org/563>

Document généré automatiquement le 31 janvier 2015. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© GRM - Association

Fabio Bruschi

AA.VV., L'archi-politique de Gérard Granel

Mauvezin, Éditions Trans-Europ-Repress, 2013

- 1 Dans le contexte du regain d'intérêt pour la pensée de Marx auquel on assiste depuis quelque temps, la figure de Gérard Granel mériterait sans doute d'être (re)découverte. C'est ce qui ressort de l'ouvrage collectif consacré à sa pensée paru en 2013 aux Éditions Trans-Europ-Repress. Dans cet ouvrage hétéroclite, la pensée politique de Granel occupe, comme le titre l'indique, une place de choix. C'est plus précisément sur la lecture granelienne de Marx que je me concentrerai ici.
- 2 Les différentes contributions portant plus ou moins directement sur le Marx de Granel mettent unanimement en relief le point suivant : lisant Marx à partir de Heidegger, Granel a été avant tout un grand penseur de la production capitaliste en tant que « monde » ou de la forme-Capital. Rendant à l'histoire de l'être heideggérienne une assise véritablement matérielle à travers une reprise de l'analyse de la matérialité et de l'historicité des formes telle que Aristote et Marx l'ont pratiquée, Granel comprend en effet la modernité comme une époque de l'être où l'on assiste au devenir monde du Capital en tant que « substance automatique » visant l'auto-accroissement infini de la valeur – processus où se réalise en s'y épuisant le sens de l'être comme production. De ce processus résulte l'abstraction parallèle de l'individu humain compris comme force de travail abstraite et de l'objet concret compris dans sa valeur d'échange. Autrement dit, le sujet et l'objet sont soumis à un principe de calculabilité universelle, lui-même mis au service de la tendance capitaliste à l'accroissement de la valeur. Il en résulte que le sujet se présente désormais sous la forme d'une instance séparée, transparente à soi-même et calculant le monde, alors que l'objet prend la forme d'un immense amas de marchandises.
- 3 La force de la pensée de Granel consiste dans le geste d'inscrire une telle analyse du devenir historial de la production capitaliste dans l'ontologie critique de la production qui constitue, selon lui, le principe fondamental de l'ensemble de l'œuvre de Marx, depuis les *Manuscripts de 1844* jusqu'au *Capital*, mais qui peut également être retrouvée dans Heidegger penseur du monde quotidien comme *Werkwelt*, ou encore dans la distinction aristotélicienne entre économique et chrématistique. Granel relève ainsi l'ambiguïté foncière qui structure le concept de production – et ceci jusqu'au cœur même de l'œuvre de Marx. La production en tant que sens de l'être renvoie en effet à la finitude essentielle de l'humain, marquant son historicité propre et son appartenance à la nature en raison de l'impossibilité de se constituer en activité absolue auto-fondatrice. En elle s'exprime ainsi l'être générique de l'homme en tant qu'il se spécifie paradoxalement dans le fait de ne pas avoir d'essence donnée une fois pour toutes. La production est en effet orientée par l'usage (et non pas par l'utilité) et par le besoin, c'est-à-dire qu'elle opère en vue d'un achèvement, d'une limite qui, empêchant l'infinité, garantit l'ouverture au possible. Or, ce sens de la production entretient un rapport profondément ambigu à la forme qu'il prend dans le mode de production capitaliste qui, la rendant infinie, la renferme par-là même dans un monde immonde – ce qui bien entendu laisse surgir maintes questions sur la manière dont une telle transformation a pu se produire et sur les possibilités de renverser ce processus.
- 4 Face au diagnostic radical sur la modernité qui ressort des éléments de la pensée de Granel que je viens de rappeler, les questions suivantes, formulées par Michel Deguy, s'imposent : « Y a-t-il une "politique" de Granel ? Quelle inventivité non réactive s'ensuit de son radicalisme révolutionnaire ? » (119 – les numéros de page renvoient à l'ouvrage commenté). Qu'il ne faille aucunement attribuer à la pensée de Granel une quelconque tendance réactive est ce dont conviennent les auteurs de ce volume. C'est toutefois lorsqu'il s'agit d'analyser positivement l'inventivité politique qu'il essaye de réfléchir que leurs contributions divergent. Ces divergences, loin de révéler des contradictions dans la pensée de Granel, me semblent permettre d'en suivre toutes les diramations, en en marquant ainsi toute la richesse. Tâchons donc de les relever.

- 5 Une première réponse à la question qui nous occupe est formulée on ne peut plus clairement dans l'article de Pierre Zaoui qui clôt le volume. S'appuyant tout particulièrement sur la lecture granélienne de Hume, Zaoui dessine la nouvelle figure du libre penseur que Granel a incarné et théorisé en la qualifiant de cynique. Lorsque le libre penseur ne fait plus face à Dieu, ou à n'importe quel autre arrimage fantasmatique lui permettant de s'extraire des apparences pour accéder à l'essence, mais bien au marché qui, dans son mouvement infini, remet en question la distinction même entre essence et apparence, il lui faudra dès lors assumer « un cynisme hémorragique où toute valeur s'abolit » (396). Certes, reconnaît l'auteur, le risque est grand que le libre penseur et son objet deviennent parfaitement indiscernables, que le premier soit englouti dans le deuxième, mais ce risque est, dans l'œuvre de Granel, constamment déjoué par « quelque chose » qui « arrête » ce mouvement. C'est ce « quelque chose » qu'il s'agit de penser, mais, d'après Zaoui, pour l'instant, et donc aussi malgré la lecture de Granel elle-même, « on ne sait pas ce que c'est » (395). Une partie des articles recueillis dans ce volume semblent tendre vers la position explicitée par cet article – position que l'on pourrait définir comme une pensée du *point d'arrêt* de la forme-Capital en tant que condition de tout processus d'émancipation –, tout en abordant plus directement les difficultés posées par la détermination de ce point. Par exemple, Jérôme Lèbre insiste, face à « l'impossibilité de considérer comme seul avenir l'infini de la production » (247), sur la nécessité de « libérer le possible », mais précise que ce possible est et doit demeurer « inarticulable » (246). L'intérêt de son article est de bien rendre compte du souci qui guide ces positions empruntant une voie essentiellement négative : il s'agit d'éviter, comme le dit Granel, « l'illusion d'une résonance immédiate de la pensée dans l'actuel » (244) dont le résultat risque toujours d'être réactif, que cette réaction soit assumée sous la forme d'une nostalgie pour le monde grec en tant que paradigme d'une forme de vie éthico-politique ou bien sous la forme d'une projection « progressiste » de la production capitaliste au-delà d'elle-même. Faisant un premier pas au-delà de cette « voie négative », Jean-Luc Nancy, citant Alessandro Trevini-Bellini, parle d'une « suspension active des formes véhiculant la démesure » (259) : il la situe dans le corps en tant que s'y opère la césure entre sens et désir. Trevini-Bellini¹ caractérise de son côté cette « suspension active » comme une « production de la jouissance, c'est-à-dire comme *mise-en-œuvre conjointe* du travail libre de l'homme et de l'objet de son plaisir » (384-385). La limite de ces perspectives réside à mon avis dans la difficulté à *situer* un tel point d'arrêt et à en *cerner* la forme par rapport à la forme-Capital.
- 6 Trois autres articles, bien que poursuivant à leur tour des directions différentes entre elles, semblent permettre de relever de manière plus approfondie le lieu et la forme de ce « quelque chose » qui tout à la fois suspend le processus infini d'auto-accroissement de la substance automatique et permet de relancer un processus d'émancipation. L'article de Franck Fischbach suggère que Granel s'est dans une certaine mesure laissé prendre au piège de l'équivoque qui structure la conception marxienne de la production en succombant parfois à l'illusion qu'il serait possible de retrouver dans la production capitaliste ce qui s'y oppose du tout au tout. « Granel lui-même semble parfois être hésitant, allant jusqu'à attribuer à la production des traits et des caractéristiques qui ne peuvent lui revenir et qu'en réalité seul le travail peut posséder » (157). Il propose, à l'encontre de cette tendance, de tourner cette ambiguïté en une véritable dualité entre deux idées claires et distinctes. Il suggère ainsi de distinguer radicalement entre production, à comprendre comme inévitablement marquée par son caractère capitaliste, c'est-à-dire en tant qu'elle est immédiatement production infinie de richesse ou de valeur, et travail en tant que lieu de la finitude de l'existence humaine. De ce point de vue, il devient même contradictoire de penser la forme-Capital comme monde : seul le travail, en raison de son rapport intrinsèque à la limite, peut « faire monde » ou « totaliser », alors que la forme-Capital ne peut que produire un « semblant de monde » ou un monde qui ne nous est pas propre. C'est pourquoi il s'agit de constituer le travail en une forme de vie exclusivement à partir de lui-même et de l'opposer à la forme-Capital. Toutefois, si tout ce que l'on sait sur le travail et sur son faire-monde est que la forme-Capital et son semblant de monde en constituent la négation déterminée, comment parvient-on à en donner une définition positive ? Fischbach répond à cette question de deux manières, qui reviennent à mes yeux à

saisir deux *points d'extériorité* à la forme-Capital. Soit l'on essaie d'identifier des « “flots” de travail “pur”, encore miraculeusement épargnés par l'emprise de (...) “la production de la richesse” » – tentative dont la limite, relevée par l'auteur, est qu'elle est destinée à se retrouver face à des formes de travail minoritaires, voire même archaïques. Soit l'on va chercher « dans la tête des gens » enrôlés dans la production de valeur un « souvenir de ce qu'était le travail quand il permettait encore l'accès à un monde » ou « une forme d'attente (...) de ce que leur travail devienne quelque chose comme le lieu de l'expérience d'un monde » (161) – tentative dont le risque, qu'il faudrait à mon avis relever davantage, est que de telles idées ne trouvent dans la réalité aucun moyen de se matérialiser.

- 7 Il se pourrait toutefois que l'équivoque de l'ontologie marxienne de la production telle que Granel la renouvelle, au lieu de nous fourvoyer, fasse signe vers une autre approche de la production capitaliste capable de saisir de son intérieur même le principe de sa subversion. Analysant de manière détaillée le cours inédit de Granel sur Marx de 1983-1984, André Tosel insiste sur la contrainte posée par l'impossibilité de sortir d'une époque de l'être en s'appuyant sur l'une de ses données ontiques (réformisme) ou « par décret » (volontarisme) (344). Ces deux contraintes peuvent toutefois être dépassées si l'on considère que la finitude qui permet de s'opposer à l'infini de la forme-Capital n'est pas ontique, ne relève pas du simple donné, sans pour autant en être totalement absente. Elle est en effet ontologique, c'est-à-dire qu'elle soutient la forme-Capital et ses effets, sans jamais pouvoir être réduite à ce que cette forme fait d'elle :

L'infini du capital ne se réalise donc pas en se singularisant dans la particularité finie du travail vivant qu'elle re-détermine et subsume sans reste en tant que force de travail abstraite. (...) [E]lle se réalise dans l'événement singulier de ce qui n'est pas un rapport doté d'une logique a priori, mais un non-rapport entre le travail vivant en sa multiplicité concrète et la contingence du capital qui, en se soumettant le travail vivant, le transforme en force de travail abstraite et s'expose à sa résistance. (...) Aussi la finitude du travail vivant *compose-t-elle* avec l'infini du capital *sans s'unifier* avec elle, car leur synthèse est impossible (346)

- 8 C'est sur ce rapport irrationnel, fondé sur une contingence (le Capital) qui tend à devenir nécessaire dans un processus pourtant voué à l'échec – l'ontologique ne pouvant jamais être totalement résorbé dans l'une de ses formes ontiques – que l'art politique prôné par Granel doit intervenir. Celui-ci apparaît alors comme le *point d'excès* de l'édifice capitaliste. « [I]l est possible, et même urgent, de recourber le mouvement de l'infini sur celles de ses particularisations qui lui résistent et qui le rendent incomposable – *alogon*. Et c'est en réalité cela que Granel nomme “écriture publique” et “politique de la finitude” » (349). Cette politique demeure selon Tosel incompréhensible tant qu'on s'empêche de la saisir à la lumière du communisme. Celui-ci seul peut en effet fournir une « autre scène » où le résidu résistant du travail vivant se révèle comme porteur d'une logique alternative à celle du Capital, une logique mettant en rapport des singularités qui s'équivalent en tant qu'elles diffèrent de par la multiplicité intrinsèque au travail vivant et à l'usage. Il s'agit bien entendu de penser le communisme en évitant à la fois la logique évolutionniste et la logique de la rupture simple par rapport à l'existant, ce que Tosel propose de faire à la suite de Granel en le requalifiant au titre de politique de la production : « Rendre politique la production (...), voilà le communisme que Granel nomme “archi-politique” (...), et dont il explique que Marx en forme l'idée en jouant sur la double détermination du prolétariat sous le capital – le prolétariat comme condition et comme rebut, “l'âme et la merde” (dit-il) » (366).

- 9 C'est justement sur cette double détermination du prolétariat qu'insiste Andrea Cavazzini dans une contribution consacrée à une mise en dialogue de Granel avec Althusser et différentes figures du « marxisme italien » (Labriola, Gramsci, les *Quaderni rossi*). Si l'on peut considérer que Tosel pense un point d'excès par rapport à la forme-Capital, Cavazzini se concentre sur ce que l'on pourrait appeler un *point de soustraction*, ce qui ne revient pas exactement au même. Si la primauté attribuée par Althusser au concept de pratique comporte le risque d'oblitérer la spécificité du concept de production, c'est-à-dire d'un concept dont la portée ontologique trouve un ancrage ontique dans l'industrie et la classe ouvrière, « le marxisme italien est le *site* par excellence où se manifeste, à l'intérieur du marxisme, la pensée de la

production à la fois comme pensée de l'existence finie et comme pensée de la "production totale" » (58), comme le démontre l'oscillation gramscienne entre la tentative de saisir l'ouvrier comme producteur (et non pas comme salarié) et une espèce de productivisme qui tend à élever la production capitaliste jusqu'au monde sans la transformer véritablement. C'est pourquoi il faut comme Granel questionner « la possibilité que l'ouvrier se transforme en "producteur", mais suivant une acception de la "production" qui serait directement opposée à la production capitaliste » (61). Ce qui ne peut se faire sans une stratégie qui vise à tordre de l'intérieur la forme-Capital, et tout particulièrement ses formes subjectives, afin de se soustraire à sa logique. La classe ouvrière devient ainsi le point où la « totalité rationnelle » de la société capitaliste se révèle dans son irrationalité, en ouvrant l'espace pour une rationalité et une totalisation alternatives. Cette stratégie repose sur une politisation des conditions de la production comparable à celle que Raniero Panzieri et les *Quaderni rossi* ont essayé de penser sous le nom de « contrôle ouvrier ». Il ne s'agit donc pas tant ici du prolétariat en tant qu'il demeure extérieur à la production capitaliste ou en tant qu'il est toujours déjà en excès par rapport à elle, mais d'abord en tant qu'il est lui-même produit par elle de telle sorte qu'en lui s'opère une torsion lui permettant de se soustraire à son emprise.

10 Il ne s'agit bien entendu pas d'affirmer que ces différentes manières de questionner la portée et l'actualité de l'œuvre de Granel – sa pensée des équivoques de la production et des perspectives politiques qui s'ensuivent – s'excluent réciproquement. Au contraire, il importe de souligner qu'elles sont toutes à leur manière cohérentes avec sa pensée, en mettant l'accent à chaque fois sur l'une des questions que notre modernité nous pose avec urgence et en décelant des voies pour y répondre. Pour nous en convaincre, je conclurai en mentionnant un passage de l'article de Cavazzini où la proximité de sa perspective avec celles exposées plus haut est bien marquée, ne serait-ce que d'un point de vue terminologique : « La stratégie de Panzieri [et, ajouterait-on, celle de Granel] est elle aussi fondée sur un pari, à propos d'un excès, voire d'une extériorité de la classe ouvrière par rapport au capital » (64). Un pari que l'on ne peut pas, aujourd'hui moins que jamais, esquiver, alors même que notre époque se charge de mettre radicalement en question sa praticabilité.

Notes

1 Cet article, comme celui de Françoise Fournié, constitue aussi une bonne présentation du rapport entre l'Aristote et le Marx de Granel.

Référence(s) :

AA.VV., *L'archi-politique de Gérard Granel*, Mauvezin, Éditions Trans-Europ-Repress, 2013

Pour citer cet article

Référence électronique

Fabio Bruschi, « AA.VV., L'archi-politique de Gérard Granel », *Cahiers du GRM* [En ligne], 6 | 2014, mis en ligne le 20 décembre 2014, consulté le 31 janvier 2015. URL : <http://grm.revues.org/563>

À propos de l'auteur

Fabio Bruschi

Fabio Bruschi est assistant et doctorant à l'Université catholique de Louvain, où il prépare une thèse sur la pensée de Louis Althusser. Il est membre du GRM et de l'association « Louis Althusser ».

Droits d'auteur

© GRM - Association

Résumé

Ce compte-rendu étudie un ouvrage collectif consacré à *L'archi-politique de Gérard Granel*. Il vise à présenter les éléments principaux de l'interprétation de Marx proposée par Granel à la lumière des différentes lectures développées dans cet ouvrage.

Entrées d'index

Mots-clés : Granel Gérard, Marx Karl, ontologie, production, travail, prolétariat, capital

Index géographique : France

Index chronologique : XXe siècle

Index thématique : philosophie sociale, philosophie politique, philosophie française contemporaine, marxisme